

## PITHÉCUSSES. DE L'ÉTYMOLOGIE À L'HISTOIRE

MICHEL GRAS

Dans un article récent, Emilio Peruzzi<sup>1</sup> a présenté avec soin un dossier trop souvent négligé dans le passé et qui permet de poser convenablement la question, controversée au moins depuis Pline<sup>2</sup>, de l'étymologie de Pithekoussai. Ce nom, de toute évidence, renvoie au nom grec du singe (*pithēkos*) et non à pithos, ce qui déçoit les archéologues, qui savent quelle importance a eu cette île pour la fabrication des amphores. Il importe cependant de prolonger l'analyse présentée par Peruzzi, dans la mesure où celle-ci, précise sur le plan philologique, ne prend pas en considération une série de problèmes historiques importants.

Les points essentiels que l'on peut retenir à la suite du travail de Peruzzi<sup>3</sup> sont les suivants:

Pour les Anciens, l'étymologie de Pithécusses était le résultat de toute une série de rapprochements mythologiques: depuis Pindare (*Pyth.* I, 16) et Phérécyde d'Athènes, on faisait des environs de Cumès l'un des séjours de Typhée, un Géant qui, chez Homère (*Iliade* II, 783) et Hésiode (*Théogonie*, 304-305), était aussi présent au pays des Arimes, lieu imprécisé et localisé par la suite parfois en Orient (Cilicie notamment), mais dont le nom rappelait directement l'étrusque *arimos* signifiant "singe"; c'est à partir de ce matériau littéraire que Virgile (*Aen.* IX, 716) fût le premier à donner à l'île le nom d'"Inarime" (d'où le nom d'Aenaria qui est celui de l'île à l'époque romaine). Selon Pindare (*apud* Strabon XIII, 4, 6) certains localisaient à Pithécusses même le mythe de Typhée.

Toutefois, dans l'Antiquité, on ne savait plus pour quelle raison le nom de Pithécusses avait été attribué à l'île d'Ischia. Au III<sup>e</sup> siècle avant J.C., le chalcidien Lycophron (*Alex.*, 688-690) indiquait que Zeus avait établi des singes dans cette île par dérision pour ceux qui avaient, tel Typhée, déclaré

la guerre aux descendants de Cronos; une tradition remontant à Xénagoras (qui, au III<sup>e</sup> siècle avant J.C., avait composé un livre sur les îles, dont Chypre et Ischia) expliquait la raison d'une telle dénomination en disant que l'île avait été le siège des Cercopes, transformés en singes par Zeus (Ovide, *Métam.* XIV, 88 sq.). De là, d'ailleurs, l'idée que les singes de Pithécusses étaient des singes pourvus d'une queue (cf. le sens de *kerkos*). Il apparaît donc que personne n'était en mesure de donner une explication convaincante de cette étymologie et, qu'à l'époque de Pline (III, 6), il n'y avait plus de singe à Pithécusses, et que c'est pour cela seulement que cet auteur avait avancé la référence à pithos pour expliquer le nom de Pithécusses.

Peruzzi a souligné que nous avons un argument archéologique montrant la réelle présence de singes à Pithécusses au VIII<sup>e</sup> siècle avant J.C., puisque, sur un fragment de bord et d'épaule d'un cratère de fabrication locale du Géométrique Récent, un singe est représenté de manière très claire. Ce fragment avait été découvert en 1969-1971 par G. Buchner<sup>4</sup> dans l'habitat périphérique de Mazzola, sous l'une des pierres de fondation de la structure n° 2; G. Buchner avait parlé de la présence, sur ce tesson, d'une "winged creature", ajoutant «the face, seen frontally, is rendered in outline and is perhaps that of a sphinx»; plus récemment, D. Ridgway a repris cette description, ajoutant seulement: «certo è di estrazione nettamente orientale»<sup>5</sup>. L'interprétation nouvelle que donne Peruzzi est extrêmement convaincante: il montre en effet qu'il ne s'agit pas d'une aile mais de la queue d'un singe qui se tient la tête entre les mains et qui est accroupi avec les coudes sur les genoux; position qui est caractéristique de cet animal et que l'on retrouve dans les représentations d'époque

<sup>1</sup> E. Peruzzi, 'Le scimmie di Pithecussa', dans *ParPass* 263, 1992, pp. 115-126. Cf. aussi G. Bonfante, 'Il nome di Ischia', in *La Campania tra il VI e il III sec. a.C.*, 'Atti del 14° Convegno di Studi Etruschi e Italici, Benevento 1981', 1992, pp. 283-284.

<sup>2</sup> Pline, H.N. III, 6, 8; voir le commentaire de D. Ridgway, *L'alba della Magna Grecia*, Milano 1984, pp. 44-50.

<sup>3</sup> Cf. aussi F. Castagnoli, 'Topografia dei Campi Flegrei', dans *I Campi Flegrei nell'archeologia e nella storia*, Roma 1976, 'Atti dei Convegni Lincei' 33, 1977, part. pp. 72-73.

<sup>4</sup> G. Buchner, 'Recent work at Pithekoussai (Ischia), 1965-1971', dans *AR*, 1970-1971, p. 67.

<sup>5</sup> D. Ridgway, *L'alba della Magna Grecia*, Milano 1984, p. 112.

orientalisante que nous connaissons<sup>6</sup>. Le nom de Pithécusses aurait donc été donné à l'île (ou à l'archipel) par des navigateurs frappés par la présence de singes.

Cette analyse de Peruzzi peut être complétée dans plusieurs directions.

Il faut d'abord rappeler que les mythes des Géants sont liés au monde eubéen en général, comme l'avaient déjà entrevu F. Vian et A. Mele<sup>7</sup>. Ce n'est donc pas un hasard si les localisations du mythe de Typhée concernent chaque fois des régions où la présence eubéenne a été attestée par l'archéologie: la Cilicie renvoie à Al Mina, toute proche; l'Etna est aussi le pays des colonies chalcidiennes de Sicile; et l'on pourrait donner d'autres exemples relatifs à la Chalcidique et à l'Eubée elle-même. Dans ce contexte, la présence mythique des Géants à Pithécusses n'est donc pas anormale, indépendamment même du contexte volcanique.

La mention à haute époque, chez Homère suivi par Hésiode, du pays des Arimes avait été mise en relation par Mazzarino avec le pays des Araméens<sup>8</sup>; rapprochement qui demanderait à être confirmé sur le plan philologique. En attendant, on se contentera de faire remarquer que les recherches récentes ont montré la présence de marchands ou d'artisans araméens à Pithécusses dans la seconde moitié du VIII<sup>e</sup> siècle avant J.C.<sup>9</sup>. Dès lors, la reprise par Virgile – féru d'érudition comme l'on sait – de la référence aux Arimes pour désigner l'île (*Inarimè*) ne serait pas sans rapport avec les premières phases historiques de l'histoire de l'île d'Ischia, et aurait paru plus adaptée qu'une référence aux singes qui ne se justifiait plus. Si ce rapprochement était vérifié, il remettrait en cause l'origine du mot étrusque *arimos* désignant le singe: c'est par Ischia et les marchands araméens que les Etrusques auraient connu les singes et ils

auraient utilisé la référence aux Araméens pour désigner l'animal. On notera enfin que le mot *arimos* n'est connu que par trois gloses tardives de Strabon (XIII, 4, 6), Servius (*Aen.* IX, 712) et Hésychius (*s.v.*)<sup>10</sup>. Ce serait ainsi qu'il faudrait comprendre le rapprochement de Strabon (XIII, 4,6): «certains localisent le mythe (de Typhée chez les Arimes) en Cilicie, d'autres en Syrie, d'autres encore à Pithécusses, et ceux-ci disent aussi que les singes (*pithēkoî*) sont appelés *arimoi* chez les Tyrhéniens».

Pithécusses a certainement joué un rôle dans la transmission de modèles iconographiques orientalisants représentant des singes<sup>11</sup>. On notera que les attestations étrusques les plus fréquentes viennent de Vétulonia et Marsiliana d'Albegna et ceci n'est pas pour nous étonner. On nuancera ce que croyait Bonacelli, auteur de la première étude approfondie sur le sujet<sup>12</sup>: ce n'est pas au commerce punique proprement dit qu'est due cette connaissance des modèles iconographiques mais à des circuits commerciaux orientalisants dans lesquels les marchands araméens et eubéens de Pithécusses ont joué un rôle essentiel.

Surtout, l'analyse doit s'étendre à la côte africaine. Et d'abord à la région de Tabarka, au Nord de la Tunisie. On sait l'importance, pour la connaissance de ce secteur à l'époque archaïque, de la rédaction du Périple dit de Skylax, qui, comme Peretti l'a bien montré<sup>13</sup> contient des noyaux remontant au VI<sup>e</sup> siècle et qui ont donc conservé la mémoire de sites qui furent importants avant l'époque classique. Mazzarino avait écrit, dans *Fra Oriente e Occidente* (1947), de superbes pages sur l'existence d'une colonisation grecque "postphénicienne" sur les côtes de la Tunisie<sup>14</sup>. On était loin du scepticisme manifesté en son temps par Gsell. Ces pages n'eurent toutefois pas

<sup>6</sup> Rebuffat-Emmanuel 1967.

<sup>7</sup> F. Vian, *La guerre des Géants*, Paris 1952; *idem*, 'Le mythe de Typhée et le problème de ses origines orientales', dans *Éléments orientaux dans la religion grecque ancienne*, Strasbourg 1958, (Paris 1960), pp. 17-37; *idem*, 'Le syncrétisme et l'évolution de la Gigantomachie', dans *Les syncrétismes dans les religions grecque et romaine*, Strasbourg 1971 (Paris 1973), pp. 25-41. Mele 1981.

<sup>8</sup> Mazzarino 1947 (réimpr. Roma 1989), p. 92: «Questi sono veramente gli Hittito-araméi di Zengirli o di Karkemish; ma quella menzione isolata, e quel cenno lontano, lasciano sentire che non si tratta di un mondo familiare»; cf. aussi p. 327, n. 260: «Le vecchie, fantastiche costruzioni su *Arimoi* (*Arima* ?) dovrebbero essere ormai superate. È chiaro che qui il poeta allude a un popolo preciso; e d'altra parte, il mito di Tifone ci riporta, per la fine del mostro, alla Siria, come già, per la lotta, alla Cilicia: con gli Arimi siamo dunque nel vero e proprio territorio arameo».

<sup>9</sup> G. Buchner, 'Testimonianze epigrafiche semitiche dell'VIII

secolo a.C. a Pithekoussai', dans *ParPass* 179, 1978, pp. 130-142; G. Garbini, 'Un'iscrizione aramaica a Ischia', *ibidem* pp. 143-150; cf. aussi M.G. Amadasi Guzzo, 'Iscrizioni semitiche di Nord Ovest in contesti greci e italici (X-XII sec. a.C.)', dans *DialAr*, 1987, 2, pp. 10-11.

<sup>10</sup> M. Pallottino, *Testimonia Linguae Etruscae*, Firenze 1968 (2<sup>e</sup> ed.), p. 811.

<sup>11</sup> Rebuffat-Emmanuel 1967.

<sup>12</sup> B. Bonacelli, 'La scimmia in Etruria' dans *StEtr* 6, 1932, pp. 341-382. Au même moment était élaborée une autre étude, à objectif ethnologique: L. Joleaud, 'Le rôle des singes dans les traditions populaires nord-africaines', dans *Journal de la Société des Africanistes* 1, 1931, pp. 117-150.

<sup>13</sup> A. Peretti, *Il Periplo di Scilace. Studio sul primo portolano del Mediterraneo*, Pisa 1979.

<sup>14</sup> Mazzarino 1947, pp. 115-120 et pp. 262-267 (pagination de la réimpression de 1989).

beaucoup de chance: d'abord, parce que Pareti et Treidler adaptèrent la démonstration de Mazzarino à leur vision de la colonisation phocéenne et ionienne de la fin du VII<sup>e</sup> siècle<sup>15</sup>. Ensuite, parce que Momigliano, dans un compte rendu célèbre<sup>16</sup> du livre de Mazzarino jeta le doute sur une telle lecture; la question des Grecs en Tunisie fut ainsi l'occasion d'un échange méthodologique âpre entre les deux grands historiens italiens: Momigliano reprocha (à tort) à Mazzarino d'avoir fait l'hypothèse d'une colonisation grecque "préphénicienne" en Tunisie et manifesta son scepticisme («resta solo da sperare che i documenti vengano un giorno a confermare le ipotesi. Questi documenti non esistono ancora»); à quoi Mazzarino, dans une réplique restée longtemps inédite<sup>17</sup> répondait en défendant le concept d'une "grecità barbarizzata", «che non si riduce a quella che poi apparve la classica»; c'était, d'une certaine manière, anticiper sur tout un courant historiographique qui allait étudier les phénomènes d'acculturation, ainsi que la dimension emporique de l'installation des Grecs sur le pourtour méditerranéen.

Toutefois, des commentaires plus positifs s'étaient peu à peu faits jour: L. Breglia<sup>18</sup> avait bien vu qu'il s'agissait d'événements anciens (vers 700 avant J.C., selon elle) et avait analysé le phénomène comme «colonizzazione riflessa dall'Italia», ce qui avait le mérite de prendre en considération l'ensemble du mouvement eubéen vers l'Ouest; J. Boardman, en 1964, restait prudent («excavation may one day explain these records»)<sup>19</sup> mais était le premier à parler d'imitations eubiennes dans le matériel du tophet de Carthage, suivi par B. d'Agostino proposant en 1967 de remonter la datation traditionnelle de ce mobilier<sup>20</sup> jusqu'au milieu du VIII<sup>e</sup> siècle au plus tard.

E. Lepore<sup>21</sup> avait tenu à rappeler que les toponymes constituent une "evidenza pericolosa";

mais il ouvrait la discussion sur de nouvelles bases à propos des "pretese apoikiai" de Tunisie en ajoutant: «è l'ora di affrontare un'analisi dei resti di tradizione letteraria e confronti archeologici pertinenti, come per la Sicilia punica, così per un eventuale grecità di Africa settentrionale: infatti vanno compresi in rapporto al tipo di insediamento o al tipo di "presenza" che noi abbiamo su queste coste». Les travaux les plus récents s'orientent dans cette voie<sup>22</sup>, confortés par le travail effectué par Peretti sur le texte de Skylax.

Il est en effet particulièrement important de noter la mention, chez Skylax, d'une «Pithécusses et son port, avec en face une île et une ville dans l'île qui s'appelle Euboia». On s'accorde aujourd'hui pour localiser à Tabarka cette Pithécusses avec le nom d'Euboia portée par l'îlot qui se trouve immédiatement devant ce site dont le paysage est très proche de celui du golfe de Naples. D'autres toponymes de la même région confirment que nous sommes dans une région qui fut, à un moment de son histoire, marquée par le commerce eubéen: ainsi les îles Naxikai citées par Skylax, et surtout, si l'on suit Diodore de Sicile (XX, 58), trois (autres?) Pithécusses se trouvaient dans les parages. Enfin, on trouve mention chez Etienne de Byzance, d'un «golfe des singes» (*pithēkōn kōlpos*), qui pourrait être situé à l'Ouest du cap Blanc et de la zone de Bizerte (golfe de Tabarka). L'archéologie n'a pas, pour le moment, fourni des attestations archéologiques de la fréquentation eubéenne dans la région de Tabarka mais cela est désormais le cas à Carthage: après la reconnaissance de céramiques de type eubéen provenant des anciennes fouilles du tophet de Carthage et, notamment, de la fameuse "cachette Cintas"<sup>23</sup>, les récentes fouilles allemandes dans les premiers niveaux de l'habitat carthaginois, enfin identifié<sup>24</sup> ont confirmé la présence de matériel eubéen et

<sup>15</sup> L. Pareti, *La Tomba Regolini Galassi del Museo Gregoriano etrusco e la civiltà dell'Italia centrale nel VII sec. a.C.*, Roma 1947, p. 35 ss. H. Treidler, 'Eine alte ionische Kolonisation im Numidischen Afrika', dans *Historia* 8, 1959, pp. 257-283. Treidler n'a en fait pris connaissance des pages de Mazzarino qu'à la fin de son travail, comme l'a justement souligné F. Cassola dans son introduction à la réimpression de *Fra Oriente e Occidente*, p. XX, n. 21.

<sup>16</sup> A. Momigliano, dans *RivStor* 60, 1948, p. 127-132 (=Quarto Contributo, pp. 581-588), républié avec la réimpression de Mazzarino 1947, p. 397 s.

<sup>17</sup> S. Mazzarino, 'Per un "discorso sul metodo"', *ibidem* p. 405 ss.

<sup>18</sup> L. Breglia, 'Le antiche rotte del Mediterraneo documentate da monete e pesi', dans *RendNap*, 1955, pp. 274 et 314.

<sup>19</sup> J. Boardman, *The Greeks overseas*, Harmondsworth 1964, pp. 218.

<sup>20</sup> B. d'Agostino, 'Osservazioni a proposito della guerra lelan-

tina' dans *DialAr*, 1967, p. 29 et n. 53-54; cf. aussi *Tombe "principesche" dell'orientalizzante antico da Pontecagnano*, Roma 1977, p. 48 («preciso sincronismo tra il Deposito di Tanit e la più antica colonizzazione euboica in Occidente»).

<sup>21</sup> E. Lepore, 'Otto anni di studi storici sulla Sicilia antica', dans *Kokalos* 38-39, 1972-1973, pp. 137-139.

<sup>22</sup> Gras-Rouillard-Teixidor 1989, p. 221. M. Gras, 'Les Eubiens et la Tunisie', dans *Bulletin des Travaux de l'Institut National du Patrimoine. Comptes Rendus* 5, janvier-juin 1990, pp. 87-92 avec une lecture en termes d'emporion et non de colonies eubiennes en Tunisie.

<sup>23</sup> Gras-Rouillard-Teixidor 1989, p. 211-220

<sup>24</sup> Pour les travaux de F. Rakob, H.G. Niemeyer et M. Vegas, bibliographie dans *Pour sauver Carthage* (sous la direction d'A. Ennabli), Paris (UNESCO) - Tunis 1992; cf. aussi CEDAC Carthage 12, 1991, p. 12. Pour le matériel eubéen et pithécusain, voir en particulier M. Vegas, 'Archaïsche und Mittelpunische Kera-

même pithécusain. La présence de vases eubéens dans le tophet phénicien et d'une urne de forme phénicienne portant un décor de type eubéen suggère même la présence d'Eubéens installés à Carthage et vivant avec les Phéniciens<sup>25</sup>.

Il faut conclure. Des indices de plus en plus nombreux montrent donc que le VIII<sup>e</sup> siècle avant J.C. a vu le développement d'une intense vie de relations maritimes et commerciales entre les côtes italiennes et africaines. L'essentiel de ce mouvement qui est parfois dit "précolonial" mais qui n'était pas forcément organisé en fonction de la préparation d'opérations coloniales, est dû à l'action – convergente et complémentaire plus que concurrentielle – entre Phéniciens, Araméens (Syriens) et Eubéens. La Carthage naissante a dû jouer un rôle actif dans la mise en oeuvre de cette vie relationnelle. La seule réserve qu'il convient aujourd'hui de faire sur les intuitions de Mazzarino<sup>26</sup> est donc de rappeler qu'aucune colonie grecque n'existait encore quand ce processus a commencé; c'est pour cela qu'il ne faut pas s'étonner de voir les Carthaginois accepter la présence d'Eubéens, marchands mais aussi artisans, sur les côtes nord de la Tunisie, et même probablement dans le premier habitat carthaginois.

Si l'on revient à présent à la question étymologique qui a été le début de notre analyse, on voit que la référence aux singes pour nommer la première base archaïque de la mer Tyrrhénienne, fréquentée par des Eubéens et des Orientaux, s'explique par ce rapport étroit avec les côtes africaines.

La présence d'au moins une Pithécusses sur la

côte nord de la Tunisie, dans une région qui fut longtemps peuplée de singes (cf. Diodore XX, 58 et Juvénal X, 194) montre l'origine de la présence des singes à Ischia: c'est par des circuits phéniciens et eubéens reliant, durant l'essentiel du VIII<sup>e</sup> siècle, la côte africaine à l'Italie centrale (mais aussi à la Sicile et au sud de la Sardaigne)<sup>27</sup>, que les singes de la côte africaine furent transportés par les navigateurs.

Il n'est d'ailleurs pas impossible que l'on arrive un jour à démontrer que la région du Détroit de Gibraltar ait appartenu au même circuit: après d'autres<sup>28</sup>, j'ai souligné<sup>29</sup> que le premier nom du Détroit de Gibraltar fut, selon une indication d'Aristote rapportée par Elien (V.H. 5, 3), "les Colonnes de Briarée" du nom d'un autre Géant, particulièrement lié au monde eubéen; la découverte d'un tesson eubéen dans le sud de l'Espagne, à Huelva<sup>30</sup>, est un indice supplémentaire et D. Rebuffat-Emmanuel<sup>31</sup> avait déjà noté les ressemblances stylistiques entre certains bronzes du Maroc étudiés par A. Jodin<sup>32</sup> et les représentations orientalisantes du singe en Etrurie. On ne peut évidemment pas se fonder sur l'absence de matériel archéologique bien daté dans des régions où les sites archaïques étudiés sont extrêmement rares.

La vraie conclusion d'une étude comme celle-ci est cependant ailleurs. L'extraordinaire travail effectué par Giorgio Buchner à Ischia – en révélant un site majeur pour la compréhension de l'histoire de la Méditerranée archaïque – a d'une certaine manière déséquilibré notre connaissance du monde eubéen d'Occident au VIII<sup>e</sup> siècle.

mik aus Karthago. Grabungen 1987/1988', dans *RömMitt* 100, 1993, p. 226-229.

<sup>25</sup> Gras-Rouillard-Teixidor 1989, p. 220. On sait que Culican pensait qu'il y avait dans le tophet de Carthage des imitations locales (phéniciennes) de vases grecs: de là, l'idée de J.N. Coldstream selon lequel les Phéniciens de Carthage auraient appris une telle technique dans les colonies grecques d'Italie du Sud et de Sicile; B. d'Agostino avait à juste titre montré la difficulté d'une telle analyse. Si l'on fait l'hypothèse de la présence fixe d'artisans grecs à Carthage, le phénomène évoqué par Culican redevient possible. Pour l'attestation d'imitations de céramiques grecques (eubéennes et corinthiennes), par les Phéniciens de Toscanos au début du VII<sup>e</sup> siècle: P. Rouillard, 'Phéniciens et Grecs à Toscanos. Note sur quelques vases d'inspiration gréco-géométrique de Toscanos', dans *MadrMitt* 31, 1990, pp. 178-185.

<sup>26</sup> C'est surtout dans *Il pensiero storico classico*, Roma 1965, 4<sup>e</sup> édition 1974, pp. 114-116 et 214, que Mazzarino accentue la dimension coloniale du phénomène, en centrant ses analyses sur la *Kybo*, polis *Iōniōn* localisée par Hécatée dans la "Libye des Phéniciens". Pour Mazzarino, *Kybo* avait Chalcis comme "métropole", mais il définissait *Kybo* et Pithécusses, mais aussi Cumes, comme "colonie commerciale" (p. 214), comme les colonies phocéennes plus récentes.

<sup>27</sup> P. Bernardini, 'Pithekoussai-Sulci', dans *Annali della Fa-*

*coltà di Lettere e Filosofia. Università degli Studi di Perugia* 19, (n.s. 5), 1981/1982, pp. 13-20, à partir de l'attestation d'un vase pithécusain dans le tophet de Sulcis, ville phénicienne du sud-ouest de la Sardaigne.

<sup>28</sup> Mele 1981; cf. aussi son intervention dans la discussion, pp. 138-139. L. Breglia Pulci Doria, *ibidem*, p. 92.

<sup>29</sup> M. Gras, 'La mémoire de Lixus. De la fondation de Lixus aux premiers rapports entre Grecs et Phéniciens en Afrique du Nord', dans *Lixus*, Larache 1989, (Coll. EFR n° 166) Rome 1992, pp. 27-44.

<sup>30</sup> P. Cabrera Bonet, 'Los Griegos en Huelva: los materiales griegos', dans *Homenaje a Luis Siret*, Madrid 1986, pp. 575 ss.

<sup>31</sup> Rebuffat-Emmanuel 1967.

<sup>32</sup> A. Jodin, 'Statuettes de tradition phénicienne trouvées au Maroc', dans *Bulletin d'Archéologie marocaine*, 1960, pp. 427-435. Bien que son interprétation ne soit pas acceptable, A. Jodin a eu le mérite d'attirer l'attention sur ce matériel, et notamment sur une statuette retrouvée en 1939 par L. de Montalban à Dchar Jdid (considéré alors comme le site d'*Ad Mercuri* mais qui est en fait la *colonia Iulia Constantia Zilil* fondée par Auguste), et sur deux autres retrouvées dans les magasins de Volubilis. Il demeure étonnant de trouver des statuettes aussi clairement archaïques sur deux sites qui n'ont pas révélé de documentation antérieure au III<sup>e</sup> siècle avant J.C.

Ceci doit nous rappeler que beaucoup d'autres indices littéraires, comparables aux toponymes tunisiens, existent: ainsi, G. Camassa<sup>33</sup> a récemment eu l'occasion d'attirer l'attention sur des dossiers "fantômes" des Eubéens en Sicile et dans le Salento: les textes nous parlent notamment d'une Euboia, *ktisma* des Chalcidiens de Leontinoi (Callimaque, *Aet.* 2, frag. 43, 52 Pfeiffer; Strabon VI, 2, 6 et X, 1, 15), qui devint un *phourion* syracusain au début du V<sup>e</sup> siècle après la déportation de ses habitants (cf. Hérodote VII, 156). C'est dire que la recherche historique et archéologique a devant elle une marge de progression importante. Espérons seulement que les travaux futurs aient la qualité des réalisations de Giorgio Buchner.

## Abréviations bibliographiques:

- BTCG = G. Nenci-G. Vallet (a cura di), *Bibliografia topografica della colonizzazione greca in Italia e nelle isole tirreniche*, Pisa-Roma 1977 ss.
- Gras-Rouillard-Teixidor 1989 = M. Gras-P. Rouillard-J. Teixidor, *L'Univers phénicien*, Paris 1989.
- Mazzarino 1947 = S. Mazzarino, *Fra Oriente e Occidente*, Firenze 1947.
- Mele 1981 = A. Mele, 'I Ciclopi, Calcodonte e la metallurgia calcidese', in *Nouvelle contribution à l'étude de la société et de la colonisation eubéennes* (Cahier du Centre J. Bérard 6), Naples 1981, pp. 9-33.
- Rebuffat-Emmanuel = D. Rebuffat-Emmanuel, 'Singes de Maurétanie Tingitane et d'Italie. Réflexions sur une analogie iconographique', in *StÉtr* 35, 1967, pp. 633-644.

<sup>33</sup> G. Camassa, 'Polis Chalcitis en Messapii' dans *AnnPisa* 14, 3, 1984, pp. 829-843; *idem* 'Una possibile traccia della presenza euboica nella penisola salentina durante l'età arcaica', dans *Serta historica Antiqua* (Università degli studi di Genova), Roma

1986, pp. 21-32. Et surtout les articles de la BTCG (s.v. Calcide di Sicilia, Calcitide, Eubea di Sicilia, Gallipoli di Sicilia, Monte Calcidico).